

Luca Fanfoni (violon et direction).
Dynamic CDS52713, distr. Codaex
(3 CD). Ø 2006. TT : 2 h 56'.

TECHNIQUE : 8,5/10

DDD



Antonio Lolli, « le Paganini du XVIII^e siècle finissant », et peut-être le plus extraordinaire virtuose itinérant qu'engendra l'Italie

après Vivaldi et Locatelli, demeurait quasi privé de témoignage discographique. Jadis la gravure insignifiante d'une page chez Opus 111 par une phalange russe ; c'est tout. Rien d'étonnant à cela, car les neuf concertos demandent une main prodigieuse, exigeant force et précision dans les innombrables passages d'octaves des solos, truffés de sauts mélodiques amples et audacieux et culminant dans le registre aigu sollicité en permanence. L'inénarrable Burney jugeait Lolli « grotesque et même ridicule dans ses compositions et exécutions »... mais pour Schubart, il était le « Shakespeare des violonistes ».

Compliments à Luca Fanfoni, digne disciple de ce virtuose méconnu. Pour ses aigus très purs, d'une précision étonnante, sa justesse (presque) parfaite dans les figures acrobatiques, sa sonorité élégante, splendide et naturelle dans les mouvements lents, préfigurant la musique de chambre paganiniennne. Le choix d'une guitare française comme assise du continuo est d'ailleurs un hommage indirect au Gênois. La prise de son, hélas, confine à la chambre les *tutti* du Reale Concerto dans la moitié des œuvres (pour les troisième et quatrième de ces concertos en particulier) et capte Fanfoni dans une cathédrale. La proximité de l'orchestre a pourtant une vertu : celle de décrypter une écriture thématique élégante, rythmiquement jouissive, mélodiquement exubérante (écoutez l'*Allegro* final du deuxième, d'une modernité rhapsodique aux parfums boccheriniens irrésistibles), sur laquelle se greffe judicieusement le discours soliste. On rêve d'un Carnignola dans un tel répertoire. Il y pense, nous a-t-on dit. Mais Fanfoni est déjà un prodigieux initiateur. A découvrir d'urgence.

Roger-Claude Travers

FELIX MENDELSSOHN-BARTHOLDY

1809-1847

¶¶¶¶ Six sonates op. 65.

Trois préludes et fugues op. 37.

Trio en fa majeur. Allegro S 62.

Fugue S 57. Allegro en ré.

Choral S 66. Postlude en ré

majeur. Andante S 55/1. Allegro moderato maestoso en ut majeur.

Choral S 61. Prélude S 58.

Thème et variations en ré majeur.

Ursula Hauser (orgue Ladegast de la cathédrale de Schwerin)

Querstand VKJK0712, distr. Codaex (2 CD). Ø 1992 et 2003. TT : 2 h 26'.

TECHNIQUE : 7,5/10

DDD



C'est un peu la même histoire que le coffret d'Olivier Vernet, que nous applaudissons récemment : un

Opus 65 d'une

décennie antérieure aux pièces d'orgue isolées, et un certain regret que tout n'ait pas été enregistré alors. Quand tant d'autres (dont Vernet) se ruaient sur le Kern de Masevaux – son confort, son équilibre, son festival –, choisir un grand Ladegast pour les sonates témoignait en 1992 d'un culot visionnaire dont on ne connaît guère d'exemple comparable, *mutatis mutandis*, qu'André Isoir allant enregistrer Bach sur le monstre rococo de Weingarten.

Ces sublimes orgues-titans ont leur caractère, et ce sont assez largement eux qui décident des tempos rapides. Avec Ursula Hauser, la mécanique de Schwerin, si lourde et bruyante soit-elle, trouve à qui parler. On oublie que les mouvements vifs sont les plus lents de la discographie, tant les articulations délibérées, la pulsation de fer marquent l'emprise de la volonté musicienne sur la machine. Dans les passages virtuoses, le vent courbe parfois l'échine : c'est qu'il fallait oser ces *tutti* en 16', et ces accords arpégés bien dans le style mais qui maltraiteront les pudeurs gallicanes. Une palette inépuisable de 8' permet des camaïeux aux délicatesses desquels nous ne sommes plus habitués : nuances infinies de flûtes, de quintatons, d'anches douces, et ce violon de pédale pour les pizzicatos d'une cinquième sonate prise entièrement sur les fonds... Et les suavités de l'*Allegretto* de la quatrième font paraître bien rustres les solos de hautbois dont, à la suite de l'édition Dupré, on l'a si souvent affublé.

Onze ans après, on est moins à la fête pour la suite : les pièces lentes sont expédiées, les respirations sont devenues sèches et arbitraires. L'instrument sonne fade et les micros sont en villégiature quelque part très loin. Vous pouvez donc passer vite sur le second disque, mais ne ratez pas ces exceptionnelles sonates : si jamais le lyrisme mendelssohnien a pu vous paraître l'habit bourgeois du romantisme allemand, « jamais dérangeant (...), bien coupé et de bonnes manières » (David Dubal), si certaines interprétations ont pu vous donner à penser que de Bach il avait surtout emprunté la perruque, apprêtez-vous à voir vos clichés méchamment décoiffés.

Paul de Louit

WOLFGANG AMADEUS MOZART

1756-1791

¶¶¶ Concertos pour piano KV 414 et 467.

Orchestre de chambre de Prague, Paul Badura-Skoda (piano et direction). Transart TR154, distr Naïve. Ø 2006. TT : 51'.

TECHNIQUE : 7/10

DDD